

geuse. Il se traîna dans l'instable couche d'humus. Sauvé. L'éther d'un contentement l'envahit jusqu'à ce qu'il aperçoive les crabes. Il était tombé dans un mystère de crabes enchevêtrés. Affolements de pattes et carapaces. D'antiques mantoux poilus. Des grouillées de grosses pinces rougeoyantes. Tout d'ailleurs était rouge. Lumière avait pris le dessus dans des voltes écarlates qui l'emplissaient de force. Il conservait les paupières serrées-clouées. Il rampa, du plus loin qu'il put, des crabes déments et de la source mortuaire qui chantait une aurore. Une man-racine (ramassée sur elle-même telle une déesse autiste) lui servit de refuge. Là, il se mit à rire, du rire alcoolique de ceux que l'on arrache aux tombes après de vieilles méprises. Corps sauvé.

Il rit ainsi. Comme pipiri chantant. Un grillé de café dans le petit matin. Le senti d'un bon four à charbon. Un tremblé d'eau sur une corolle qui s'ouvre. Le suint sacré d'une barrique de rhum vieux. Il rit comme ça, et l'énergie du rire lui labourait le corps. Il fut surpris de ne rien percevoir du tumulte qui l'avait habité. Dans l'apaisement, son cœur s'était réglé aux courbes d'un vent tranquille, fort telle rivière qui descend, mais tranquille. Ses muscles, déraidis, s'étaient pausés au douillet d'un refuge. Une évangélique sensation jamais connue avant. Alors, il eut le

Aurore du je

désir, le courage, d'ouvrir les yeux, ou plutôt de bouter les paupières. Il vit rouge encore. Il vit trouble. Il vit double. Lumière était forte mais plus aussi violente. Elle provenait de l'extérieur, sans doute de l'intérieur, l'irradiait à la douce. Les choses autour de lui étaient informes, mouvantes, comme exposées derrière une eau très claire, j'écarquillai les yeux pour mieux voir, et le monde naquit sans un voile de pudeur. Un total végétal d'un serein impérieux. Je. Les feuilles étaient nombreuses, vertes en manières infinies, ocre aussi, jaunes, marron, froissées, éclatantes, elles se livraient à de sacrés désordres. Je. Les lianes allaient chercher le sol pour s'emmêler encore, tenter souche, bourgeonner. Je pus lever les yeux et voir ces arbres qui m'avaient paru si effrayants dans leurs grands-robres nocturnes. Je pus les contempler enfin.

Ils étaient tous immenses. Chacun nourrissait l'impalpable d'un mystère. Ils cueillaient de très haut la lumière, et la convoyaient à leurs pieds en contrebandes fantomatiques. Leurs branches scellaient des alliances d'ombres et de trouées lumineuses. La voûte végétale, arc-boutée à la terre, expédiait ses fûts droits et sauvages vers l'aliment du ciel. Arbres vivants, pieds morts, ramilles vertes, branches bréhaignes, chevelures parasites, bourgeons et pourritures,

graines et fleurs brisées, nuit de terre feu solaire se liaient dans un élan. Vie et mort végétales allaient ce même élan, en cycles complémentaires mais indifférenciés. Alors, moi qui avais convoité leurs postures impassibles, je les reconstruis, je voulais les nommer, les créer, les recréer. Voilà les Acajous, blindés d'écorce grisâtre, leur poudre a souvent refermé mes blessures, voilà leurs fleurs ligneuses où des perroquets bectent le goût d'ail de leurs chairs. Voilà les Lauriers-roses, longues feuillées inquiètes, velues-blanchâtres, tant stimulantes en thés, j'en avais eu l'usage pour apaiser mes darts. Voilà les Courbarils au cœur rougi-massif dont le miracle se révèle dans les moyeux de distilleries. Oh, les Gaïacs plus raides que roche, âme de résine musquée si bonne contre ma goutte. Mahoganis-ti-feuilles, Mahoganis-gwan-feuilles, oui c'est vous-mêmes. Ho, Acomas fleurs jaunes, filtreurs du souffle amer qui est éternité. Voilà les Carapates, vêtus du noir rugueux dont rêvent les charpentiers. Voilà les Filaos décourageurs des haches et les Pieds-fromagers qui bruissent de danses-zombis et de la prière-merles. Voilà Mahots-cochon, et les Pieds-bois-marbri infirmiers des amours, voilà les Mauricifs que détruisent les tanneurs, et les mornes Sabliers compactes d'ombres sans feuilles où les fruits explosent, voilà les Balatas, et les Gommiers immenses promis aux drivées océanes, voilà les

Calebassiers et les Bois-flots, et les touffes-Bambous qui mettent soixante-dix ans à ruminer une fleur... Ils étaient tous là, Bois-rivières, Pains-d'épices, Génipas, et si je ne les voyais pas, je les sentais monter. Voilà les Arbres-à-pain plantés par les marrons, et les Avocats qui balisent leurs traces, voilà les Acacias porteurs des connaissances, voilà les *trois Ébéniers* qui tirent les axes d'une œuvre étrange. Voilà ceux que la lumière habille de secrets, ou ceux qui s'enveloppent d'un halo de fait-noir. Tous sortaient de terre comme d'un ventre défoncé avec la même puissance. Je voulais me vautrer dans cette terre d'où s'élevaient tant de forces. Mon besoin de ces forces en faisait des beautés. Et cette beauté alliançait et la terre et le ciel, et la nuit et le jour. Je me couvris d'humus puis de tuf ramené dessous mes ongles fouisseurs. Mon corps découvrait l'appétit des racines, la solitude gourmande des vers-de-terre. Mes mains exhaussaient des poignées de terre noire avec lesquelles je me frottai le corps. Une grouillance m'escortait, escargots, poux-bois et les sphinx du poirier, fournis et les bêtes-à-mille-pattes... Je mangeai de la terre. Elle se dissipait chaude contre ma langue avec un bouquet de caverne et de sel. La terre me conféra un sentiment de puissance bien au-delà de la vie et de la mort. Et la terre m'initia aux invariances dont je percevais l'auguste pérennité.

peur. Pas laisser le monstre arrivant m'arracher une tremblade. Rester-là, avec cette Innommable plus puissante et plus rapide que toi. S'il m'injecte son venin, et même si elle l'envoie sur ma peau abîmée, je serai terrassé. Pas bouger. Derrière, le monstre se rapprochant, me mettait une roide envie de fuir. Courir. Pas bouger. Courir. Pas bouger. Je ne savais quoi faire. Je croyais voir ma mort au plus clair. La voir même au plein de ce déchirage.

\*

Le monstre avait happé la piste à l'orée des Grands-bois. Une odeur énigmatique, transformée à mesure qu'elle accédait au cœur noué des broussailles. D'abord tenue comme soupire de bois sec, elle s'était ouverte en d'incroyables fragrances. Le monstre avait perçu des remugles cimetières, de chairs en défaisances et de sueurs déterrées. Il n'eut aucun mal à suivre cette crise olfactive épaisse comme une corde. Elle ressemblait tant à de la chair à la fois vive et morte, que le monstre avait senti sa course s'accélérer.

Puis la piste avait encore changé. Elle s'était mêlée aux relents végétaux telle une dentelle d'alcool aux variations sans fin. Le molosse avait senti des peurs de plus de vingt mille ans. Des angoisses génésiques. Des bouillons de terreur.

Cela décuplait son impact sur le sol. La piste s'était muée en amertume d'absinthe, puis d'amande, puis de camphre, qui s'était imposée aux touffeurs végétales. La piste bientôt n'eut plus grand-chose d'humain. Les naines du molosse captaient des traces de pierre ponce et de basalte blessé. Il avait cru un instant poursuivre l'aigle-malfini à cause d'une traîne de pluie fluorée. Puis, s'était cru en chasse du vaisseau fantôme qui hantait la Bretagne et qu'un de ses maîtres pilliers d'épaves rêvait d'arraisonner. Il avait cru traquer le loup rance des grandes neiges, ou l'ours des montagnes effilochées d'oreille. Il avait pensé au bélier noir normand pour lequel on réchauffait une treizième balle d'argent dans un coffret de mandragore. Il avait retrouvé le musc de ces belettes qui déroutaient les caravanes tsiganes. Ou celui des blaireaux que des maîtres-savants pourchassaient pour broyer leur cervelle dans une médecine contre l'épilepsie. Avaient surgi les miasmes de ces os de chat qu'on déterrait de nuit pour leurs vertus à tout rendre invisible. Parfois, le monstre avait cru traverser les champs de blé dont chaque grain mûr portait l'image d'une vierge et au-dessus desquels les orages s'apaisaient. Il avait eu sensation de courir vers une mer où les méduses accablaient le corail de leurs suicides visqueux. Seule la continuité impériale de la piste avait permis au monstre de ne jamais

dévier : elle variait à l'infini sans se briser, il avait su que c'était ça, il s'était dit que c'était cela qu'il devait pourchasser, même lorsqu'il crut tendre la gueule dans le sillage d'un crépuscule et d'une aurore qui danse. Le monstre ne lâchait pas la piste. Ses yeux (s'il s'agissait de cela) ne cillaient pas.

\*

L'Innommable me pétrifiait et je le pétrifiais. J'avais atteint un arrière-fond du désespoir. Mourir là comme-ça sous une frappe impure ! L'ombre que j'avais refoulée se dressait devant moi. L'Innommable n'est ni mâle ni femelle. L'Innommable n'a pas de commencement et l'Innommable n'a pas de fin. L'Innommable semble porter son double reflété dans du ciel et des miroirs de terre, et il peut s'avalier et renaître en même temps. Elle a vu naître les dieux les plus anciens, et il les habite tous. Le soleil suit la courbe de ses flancs et la nuit niche dans sa reptation même. Elle est d'eau, il est de glaise, elle est d'arc-en-ciel buveur. Médecine de vie, médecine de mort, l'Innommable est totale de toutes fécondations et toutes stérilités. J'avais vu les morts qu'engendrait sa morsure, ces corps gonflés d'une chimie charbonneuse, ces visages détruits par l'étouffement majeur. Aucun arbre ne poussait sur ces tombes, mais l'herbe y allait

fine et sensible aux ventées ; elles frissonnaient de plus de divinations que les conques du lambi de sept ans, et plus d'un fossoyeur avait dû y jeter les tranches du citron vert et l'eau de coco pure. Ces souvenirs bouscullaient mon esprit. Chacune de ces images charriait son lot d'ambiguïtés dans ma vision toute neuve.

Mon esprit apaisé charriait encore des houles d'anciens tumultes. Elles avaient la mollesse des souvenirs échoués. Je retrouvai en quelque coin de mon âme cette quiétude qui m'avait traversé à la sortie du trou. J'avais cet apaisement offert. Je m'y réinstallai. Toute peur s'évanouit de mon corps. J'étais profond sombre et clair comme la source où j'avais cru mourir. Je devins un glissé de vent frais sur un sable de savane. Une électricité qu'habitait la complainte oiselière des grands arbres. Je crus même que ma peau changerait de couleur comme celle des anolis. J'étais surpris de mes transformations devant l'épouvantable Sans-nom. Elle s'accordait à moi, et sa terreur se dissipait dans l'embellie de mes ondes. Je sentais refluer les poches de son venin, et se détendre son emprise sur la tige de fougère. Une force vaniteuse m'envahit, j'eus envie de la saisir, plus rapide qu'elle, au cou, et de lui écraser les vertèbres dans mon poing. J'eus envie, plus rapide que lui, d'une calotte la voltiger. Cela m'était possible. Mais je ne fis que